



Médiathèque Valais St-Maurice

Adrien Gygax

Mardi 25 avril

18h30-19h30

Adrien Gygax se présente...

« Je suis l'auteur de trois romans, ***Aux noces de nos petites vertus*** parues au Cherche-Midi en 2017, ***Se réjouir de la fin*** paru chez Grasset en 2020 et ***Départ de feu*** paru chez Plon, en 2022. Ayant travaillé durant 8 ans dans la communication et les RH, j'ai pris la décision en 2019 de mettre l'écriture au centre de ma vie. Je poursuis donc mon activité littéraire, bénéficiant de résidences d'écriture (Fondation Jan Michalski en 2019, Château de Lavigny en 2020) et de soutiens (Fondation La Rozavère, Fondation ProHelvetia). En 2022, j'ai rejoint le comité de programmation du Festival Le Livre sur les Quais.

Je collabore également avec des mandataires qui me commandent des textes : Le Temps, Festival de la Cité, Canton de Vaud, Lampon magazine, Transports Lausannois, La Gruyère, etc. Et certaines entreprises font appel à moi pour leur communication ou des mandats spécifiques. »

Aux noces de nos petites vertus (2017)

Trois amis, George, Paul, le narrateur partent pour le mariage de Valentin, en Macédoine.

Le narrateur qui sort d'une sombre histoire d'amour.

« J'avais connu l'amour mais je n'en voulais plus car j'en savais le prix. Il m'avait déniché un jour dans ma quiétude et installé au sommet d'une sublime colline. Je dormais sous cinq cerisiers en fleur, ne manquais de rien, n'avais jamais faim et jamais froid. Il avait coloré chaque souffle du vent et décoré mes murs d'une sublime légèreté. J'étais son roi, immortel et adoré de tous. Je cultivais tous les plus beaux sentiments dans ses jardins. Je contemplais mon monde ensoleillé avec une naïve confiance qui dessinait sur mes joues rieuses d'enfantines fossettes. Je vivais sans crainte, ignorant la fatalité et les jours de pluie. Je n'entendais que les battements de mon cœur et ceux de celle qui me retrouvait le soir pour entendre mes promesses. J'aimais tout chez elle, ses yeux, ses seins, son rire et son prénom, sans oublier nos incessantes altercations.

On était si bien, elle et moi, dans les bras de notre nouvel ami. Elle m'était promise, j'avais tout réussi jusqu'ici. Puis un jour, mon pied n'a trouvé que des cendres sur le sol au lever du lit. Un vent gelé a commencé à souffler sur notre colline, et ma belle s'est mise à greloter dans mes bras. Elle a pesé de plus en plus lourd. Une

étourdissante palette de gris se reflétait dans ses yeux bleus qui ne cessaient de pleurer. C'est trop lourd pour deux bras un corps en larmes. Elle me demandait de faire revenir le soleil et de faire fleurir à nouveau notre beau jardin. J'avais essayé tant et plus, j'avais arrosé chaque recoin de mes vains efforts. Son corps blanc se raidissait sous mes mains froides, son regard m'interrogeait avec les mots du désespoir, mais je devais me résoudre à ne pas pouvoir répondre. »

Le narrateur ne voulait pas y aller, mais George et Paul l'ont convaincu. Là-bas, ils rencontrent Aaron et Gaïa, qui vont se marier. Pourtant George et le narrateur décident de séduire Gaïa.

« Elle me plaisait et ça me faisait du bien de lui plaire, c'était comme ça, il me fallait bien ça pour supporter ces mariages. Je voulais que ça continue, qu'elle m'appartienne un peu, pas trop, juste un peu. Je me laissais dériver entre Gaïa et George, j'étais une toupie entre les mains d'un enfant. Il y avait un peu d'elle pour moi, c'était comme un gâteau d'anniversaire qu'on partage avec ses amis. Chacun prend une part ! On verra ensuite s'il en reste. Des parts égales, s'il vous plaît ! Chacun joue le jeu ! »

Ils décident de l'emmenner à Istanbul où ils partagent un appartement avec deux chambres.

« Vers la fin du repas, avec quelques forces en plus, j'ai demandé à Gaïa ce qu'elle comptait faire pour Aaron. Elle a eu l'air très contente que je lui pose cette question, mais est resté un moment sans parler. Après une gorgée de vin, elle nous a juste dit qu'il comprendrait et qu'elle lui écrirait une lettre dans quelques jours. »

« Le lendemain matin, vers huit heures, Istanbul avait pris vie et le vendeur de simit m'a réveillé par ses cris. « Taze simit ! » On aurait dit qu'il était tout à côté de moi, assis sur le bord de mon matelas telle une mère qui prend le temps de réveiller son enfant. A côté de moi, George fixait le plafond en respirant profondément. Le soleil insistait derrière la vitre pour entrer, cognant sur nos petits rideaux orange. Notre appartement était composé de deux petites chambres aux murs de pierres très fins, d'une cuisine et d'un grand balcon traversant. La veille au soir, nous avons installé Gaïa dans la première chambre et partagé la deuxième. »

« Gaïa avait déplacé ma valise dans l'autre chambre. Sur le lit fait, elle avait déposé mes livres et toutes mes affaires. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle nous a expliqué quelle avait organisé notre cohabitation. Elle a dit qu'on avait chacun droit à une chambre, et que c'était George qui pouvait avoir le plus grand car c'était lui qui payait. Avec enthousiasme, elle a expliqué qu'elle dormirait avec moi cette nuit, la suivante avec George, et ainsi de suite, pour ne pas faire de jaloux. Comme on n'avait pas l'habitude de cette situation, on n'a pas su dire si c'était une bonne idée, George et moi. Mais, après tout, ça semblait logique. »

« Gaïa me regardait avec envie, elle avait besoin de moi, je le sentais. Mais pas trop ! Heureusement, pas trop ! On s'appartient toujours trop les uns les autres. J'étais content, moi, de réapprendre doucement à aimer une femme, à aimer un jour sur deux. On finit par s'en débarrasser, de sa peine ! Et la culpabilité se transforme en vieux souvenir ! Je la sentais s'effacer, cette grimace ! Il faut se pardonner ! »

Triangle amoureux qui se constitue...

« On avait discuté tous les trois de ce qui nous arrivait, et chacun assurait que c'était une merveilleuse expérience. Lorsqu'ils me posaient la question, je répondais mécaniquement : « C'est génial, tout est génial. » C'est vrai que j'allais beaucoup mieux qu'avant notre départ en vacances. Je m'étais un peu défait de cette mélancolie qui me collait à la peau et me rendait fou. J'avais presque soigné mes plaies. J'aimais beaucoup aller au hammam, George et moi passions quelquefois de très bons moments au restaurant, Gaïa me faisait bien l'amour, et je reprenais un immense plaisir à flâner saoul dans les ruelles de Balat et de Kadiköy. Le bonheur, paraît-il, est aussi simple que ça.

Mais il est aussi vrai qu'avec les jours qui passaient je découvrais de nouveaux sentiments désagréables. Paul avait appelé pour prendre de nos nouvelles et me féliciter pour ce tour de force. Ses compliments m'honoraient, mais je sentais jour après jour que je me lassais du plaisir d'avoir enlevé Gaïa à son piège. Je prenais moins de plaisir à lui faire l'amour, je sentais quelques sentiments venir tapisser mon sol de grains de fiasco. Il arrivait même que je regrette sa présence à mes côtés. George aussi m'énervait, par exemple lorsqu'il se moquait de ma mésaventure avec Fayza. Un homme qui se moque n'a rien appris de la vie. Je dépensais beaucoup d'énergie, en quelque sorte, pour puiser dans ces instants passés à trois un peu de volupté. »

Et prend bientôt des allures de tragédie.

Se réjouir de la fin (2020)

Adrien Gyax imagine ce roman, suite à des passages comme consultant dans un EMS de Lausanne ; il l'écrit « en compagnie » de Sénèque, Cicéron et Lucrèce, des auteurs de la Rome antique qui ont pensé la vieillesse et la mort, et le dédie à sa grand-mère, Milise, qui lui parlait du plaisir d'une journée accomplie, à seulement contempler un coucher de soleil ou à regarder un oiseau boire dans une écuelle.

« Nous avons échangé essentiellement sur les plaisirs de son âge et elle m'en a dressé une liste. »

Le narrateur, veuf depuis peu, entre en EMS, ultime étape de sa vie. Après son décès, on découvre un carnet de sa nouvelle vie.

« Ce texte a été découvert dans les affaires personnelles d'un résident de maison de retraite. Son auteur, dont la famille souhaite conserver l'anonymat, l'aurait rédigé entre le 3 avril 2019, date de son entrée dans l'institution, et le 22 décembre 2019, date de son décès. Il a souhaité, selon ses mots, évoquer ce qu'il appelait des « bonheurs de vieux ». Condamné par la maladie, il a dédié ses derniers mois à la contemplation de sa propre finitude. »

Il voue désormais ses heures à la contemplation et débusque les instants de bonheur et met en pratique une forme de lâcher-prise.

LACHER PRISE, 22 avril 2019

« J'ai vécu les poings serrés, n'ai rien voulu lâcher. (...) Le temps m'a appris le contraire. On prévoit, on construit sur un tas de sable que le vent de la vie déforme à son gré. (...) J'aimais ma maison et détestais les maisons de retraite. Pourtant me voilà dans ce bloc de béton. Mes poings sont toujours serrés (...) Mais c'est décidé, j'arrête. J'arrête le contrôle, la crispation. Si je ne le fais pas maintenant, je ne le ferai jamais. Je vais prendre une grande inspiration, me déplier comme une fleur au retour du soleil. »

25 courts chapitres, comme une leçon de vie...« Aimer encore», «Ne pas se sentir concerné», «Garder des secrets», «Ouvrir du vieux vin»...

SE DETACHER DU MATERIEL, 17 mai 2019

« Ainsi va la fin de ma vie. Elle va vers le plus merveilleux des détachements. Seules me touchent les choses sur lesquelles je n'ai aucune prise, celles qui m'échappent, me dépassent. Tout ce que j'ai toujours possédé, connu et contrôlé m'entrave. Finalement, seul mon corps m'embrasse encore, je me suis défait du reste. Il est le dernier à me contrarier, me gêner, et, quelque part, je me réjouis d'en être dépossédé. »

RAPPELER DES SOUVENIRS, 2 juin 2019

« Je crois que j'ai enfin compris le fonctionnement de ma mémoire. Oui, mes souvenirs sont de petites choses très indépendantes et très indisciplinées. Rarement là quand j'ai besoin d'eux, ils ont pour habitude de se dérober sous l'effet du temps, de se travestir ou même de disparaître. Et, à d'autres occasions, ils remontent jusqu'à ma conscience sans raison, par pure folie. Il me semble que leur composition est très complexe, certains sont tout consruits de larmes et d'autres gonflés de joie. Je ne dirais pas que je maîtrise leur caractère farouche, mais j'ai appris à le comprendre. »

ADMIRER LA JEUNESSE, 20 juillet 2019

« Elle est la plus sublime incarnation de la vie, resplendit, irradie, flambe de vie ! Elle est imparfaite et maladroite comme le vivant, quelque chose chez elle est impossible à comprendre. Vient enfin son époustouflant sourire et tout paraît limpide, l'agencement de son visage traversé de vérité m'apparaît être celui de Dieu, son corps tout entier est une promesse de paradis.

La jeunesse a quelque chose de divin. Cette jeune femme a Dieu en elle. Dans l'inclination de son visage, dans cette tresse qu'elle fait parfois descendre de son front jusqu'à sa nuque, dans ces émotions qu'elle ne cherche pas à dissimuler, dans sa voix étrangement grave, elle a Dieu. »

AIMER ENCORE, 6 octobre 2019

« Aimer, voilà bien une chose sans fin. De tous les sentiments, celui-là me semble le plus robuste, le plus solide. Il résiste à tous les drames, toutes les défaites, toutes les humiliations, tous les bombardements de la vie. Rien n'en vient à bout, jamais, car l'amour est la plus agile de nos affections, celle qui se transforme le mieux sous la contrainte du temps, qui survit à tous les âges.

En premier on aime devant soi. Puis l'amour grandit, comme nous. Il dure, s'alourdit, s'offre une mémoire. Alors on aime toujours devant soi mais aussi derrière. »

« Et quand l'amour vient à boiter, c'est toujours du pied qu'il lance devant. Le voilà soudain moins capable d'envahir l'avenir, de se projeter dans l'éternité. C'est qu'il connaît enfin les lois de la vie, il sait que le passé finira par peser une tonne et éclipser le futur. Alors il prend appui sur mille souvenirs, se couche dans les albums photos, il descend dans le cœur en passant par le lobe temporal. »

FAIRE LA PAIX, Débuté le 2 septembre et achevé le 10 décembre 2019

« La guerre n'a plus de sens car je suis vieux et sans avenir. Or elle ne se nourrit que du futur, la guerre. Un futur dans lequel le passé est sans cesse réécrit. On espère se faire pardonner demain nos erreurs d'hier. Mais quand le futur vient à manquer, quand le passé a tout mangé, il n'existe plus aucune raison de guerroyer, plus aucune raison de garder des soldats au front.

Je n'ai plus qu'un présent à l'horizon, qui se réduit doucement en un mince rayon lumineux, trop mince pour contenir un seul mauvais souvenir, un seul ressentiment. Tout mon être se recompose, délicatement. Comme un vitrail, je recolle ces parts de moi en fresque colorée ; la lumière est orange, c'est la fin de l'après-midi. J'ai un sentiment de complétude infinie, suis fort de toutes les forces retrouvées, de tous les soldats enfin rentrés, de tous les pardons accordés. J'ai la force tranquille de celui qui est prêt à partir, à partir en paix. »

Départ de feu (2022)

César Pasqua, 33 ans, Community manager dans une grande entreprise de tabac, chez Philip Morris, est pris dans le tourbillon de son époque. Bières artisanales au bord du lac après le travail, vacances à l'étranger, la vie devant soi...

Fin d'été, César rentre chez lui ; son immeuble, Sous-Gare à Lausanne, est en flammes.

« Là, je ne sais pas tant si c'est la bière de la Jetée, l'air brûlant qui avale ma tronche, ce sale regard qu'il me lance ou l'absurdité de ce bloc de béton en feu qui me fait flancher, mais j'ai envie de brailler, de geindre, de me lamenter. Je veux qu'on me libère de ce préteur et de son air de mec responsable et courageux. J'aimerais juste rentrer chez moi, que ce feu s'éteigne. Est-ce que quelqu'un peut étouffer ce feu, s'il vous plaît ? Qui s'en charge ? Combien de temps ça va prendre ? »

« Courte nuit, lit simple, sueurs, fringale, tâtons, migraine : au réveil, la chambre d'hôtel est encore tremblante de tous mes retournements. Comment ça prend, un feu ? D'où ça part ? Ce n'est pas possible que tout ait cramé, quand même ? »

Sa voisine de palier, Grami, une dame âgée, est décédée dans l'incendie. Il réalise... En cinq ans, il ne l'a jamais croisée, ne la connaît pas. Terrifiant !

S'ensuit donc une période de déprime qui pousse son chef à l'envoyer dans une cabane au pied du Jura pour un « week-end détox numérique » ...

« La forêt est relativement accueillante, très verticale mais aussi horizontale, ronde, ondulée, évasée. Ça gazouille sans retenue, trop heureux de retrouver la clarté diurne après les gris nocturnes. L'air est frais et humide, la mousse fait s'évaporer la

rosée en petits nuages de brouillard. J'avance en direction du Jura sur un chemin caillouteux. Quelques promeneurs traînent çà et là et me saluent, comme si ma présence ici était ordinaire. Ils ont l'air de penser que c'est une très belle journée pour faire une balade, vraiment, qu'il faut en profiter, ah ça oui alors. »

« Vient alors ma ruse : je dépose un peu de charcuterie là-bas et attends ici, à dix mètres, dissimulé derrière une pierre mousseuse. Pas un bruit, aucun geste, je me fais doucement fantôme. Comme Grami. Je disparaiss de leurs radars, me transforme en mousse, bois, rosée, feuille. »

« Tandis que je me fige, rien ne bouge. Aucun animal à l'horizon, pas de visiteur, comme s'ils voulaient m'éviter. Accepte ce qui est, laisse aller ce qui était et aie confiance en ce qui sera.

Je tiens bon, rehausse mon seuil de tolérance, m'accroche. La forêt ne veut pas de moi mais je ne lui donne pas le choix. Les insectes ambitionnent de me déloger. Ils semblent éclore dans la mousse, pousser là, dans ce ventre calcaire, bestioles minérales rampantes, enfants de météorite. Fourmis, mille-pattes, scarabées, moustiques, guêpes et autres engins volants se relayent pour me chasser. »

C'est le déclic ! César décide de changer de vie. « Fuir! Là-bas, fuir! »

César : trente ans, garçon vacher. S'efforce de vivre au rythme du cosmos. Faux humain sur le chemin du retour vers l'authenticité. A encore du boulot. Manque un peu de courage. »

Il rejoint la famille de David, paysan rencontré lors de son séjour, près de Montricher...

« A la ferme on ne négocie pas, on ne suit aucun plan marketing, ni celui des marchés, ni les trends, les topics, les desiderata de tel manager, les KPI, les business scenarii, les budgets. Non, on suit la nature. On danse avec. Elle nous guide et on marche sur ses pas. C'est une rythmique qui passe par le corps et non par l'esprit. »

« Et comme les journées à la ferme fatiguent mon corps tout entier, de bas en haut et de haut en bas, c'est une révolution. Un renversement après ces années passées à ne consommer que mon esprit avec des tâches aberrants, corps figé, courbé sur un écran, laissé pour inutile. Fini les efforts de méditations, les compléments de mélatonine, le CBD et les vidéos ASMR. Pour m'endormir, maintenant, je me couche, tout simplement, et laisse faire ma nature. »

Puis la famille l'envoie à l'alpage, il contemple et lit...

« Je deviens un peu poète, je crois. J'ai le temps pour ça. Je contemple un oiseau qui me survole, les ailes en flèche. On dirait qu'il veut m'indiquer une direction. Dis-moi, l'oiseau, où je vais. Ton chant est comme une feuille qui se chiffonne au soleil, ta gorge est rouge, ton ventre orange, tu es une petite fusée de joie. On frôle un noisetier paré de lierre, effleure un rond de sorcière et atterrit sur un tapis de mousse tiède. C'est juste là, qu'on va. Ouais, juste là, le cosmos a organisé une rencontre entre le brouillard et la lisière de la forêt. Tu secoues tes plumes et gonfle ton

minuscule buste mon oiseau. Tu es comme un poème en saccade. J'ignore ton nom mais je trouve admirable. Ts pépiements encouragent le brouillard qui s'accroche aux arbres et craint de descendre sur la plaine par les champs et les chemins. Comme s'il préférerait la compagnie de la forêt à toutes les autres, ce brouillard. Comme s'il voulait passer la nuit ici, condensé, entre les hululements des chouettes et le brame des cerfs. Comme s'il voulait dormir là et se réveiller demain en fines gouttelettes sur l'herbe fraîche pour se faire appeler rosée. T'as vu tout ça, mon oiseau ? T'es passé où ?! »

« Mais sois franche, ma gentiane, et dis-moi : comment va le monde ? Toi qui te nourris de son suc, qui t'abreuves à son tombeau, dis-moi. Qu'est-ce qui nous arrive ? Ne trouves-tu pas que cette petite vie qu'on mène est un peu vaine ? Sérieusement... oui, tu peux chuchoter à mon gosier... Ah oui ? Tu me flattes, ma gentiane, tu es une véritable fée... Et que je te comprends ! Oh, ma gentiane, ma chère et tendre, mon nouvel amour, je te comprends si bien... Tu parles pour nous deux... Tu as raison, les hommes sont devenus fous. On a des vies de cons. »

Et puis... César décide de prendre encore plus de large. Ce sera la Polynésie, les moutons importés, les luttes pour la planète. Espérance, illusion, déconvenue !

Et puis... En Fin... de retour à Lausanne, LA découverte ...